# <sub>C</sub>galerie

# binome

MYRIAM ABDELAZIZ **GABRIEL BELAND REBECCA BOWRING OLE BRODERSEN** IANNIS DELATOLAS ANTONE DOLEZAL & LARA SHIPELY **DAVID FALCO** MATTHEW FINLEY **FABIEN FOURCAUD** PEYTON FULFORD MICHAEL GARBUTT THOMAS GOSSET **BRIAN HENRY** JOHANN HUSSER PETER IAN CAMPBELL KOSTAS KAPSIANIS TOMER KEP **KOVI KONOWIECKI** FRANK MASHALOWSKI **DIANE MEYER** JAMES REEDER BENEDETTA RISTORI JACQUELINE ROBERTS IAN SHERLOCK **KEITH TAYLOR** ANDRE VIKING MATTHIAS VON DROMME TAMSEN WOJTANOWSKI DAVE WOODY **GUANYU XU** 

# FOTOFILMIC17

06/09-23/09/18

Galerie Binome 19 rue Charlemagne 75004 Paris Directrice Valérie Cazin +33 1 42 74 27 25 press@galeriebinome.com www.galeriebinome.com

# galerie binome

Organisme indépendant basé à Vancouver au Canada, Fotofilmic organise depuis 2013 un concours annuel international dédié aux pratiques analogiques à l'ère numérique. L'exposition itinérante organisée à l'issue de chaque édition a pour ambition de mettre en exergue l'attractivité renouvelée du film argentique auprès des artistes émergents, ainsi que la pertinence d'une démarche liée à la matérialité de l'image au sein de la photographie contemporaine.

Présentée dans quatre pays, l'exposition collective FOTOFILMIC17 offre ainsi une visibilité internationale à 30 jeunes photographes, issus de quatorze nationalités. Chacun d'eux présente un seul tirage comme autant de regards singuliers et représentatifs de cet héritage analogique en pleine réinvention.

Inaugurée en avril et mai derniers à Vancouver, l'exposition est présentée en France, à la Galerie Binome, puis se poursuivra en Grèce à Thessalonique (octobrenovembre 2018), pour se clôturer à New York au printemps 2019.

Ont participé au jury de sélection de FOTOFILMIC17, les photographes Roger Ballen (Afrique du Sud), Larry Fink et Raymond Meeks (États-Unis), les commissaires d'exposition et directeurs d'institution Valérie Cazin (Galerie Binome, Paris, France), Ashlyn Davis (Centre pour la photographie à Houston, Houston TX, États-Unis), Barrie Mowatt (Vancouver Biennale, Vancouver BC, Canada) et Kosmas Pavlidis (École de photographie Stereosis, Thessalonique, Grèce).

# PRÉSENTATION - FOTOFILMIC17



# Myriam Abdelaziz, sans titre, série We the people, 2016

édition unique (+1EA) - 33,7 × 27,6 cm process : moyen format 6×7, négatif couleur

Myriam Abdelaziz (Brooklyn, NY, USA) est diplômée de l'International Center of Photography depuis 2006. Son travail s'élabore autour de la question du récit. Au travers d'enquêtes la conduisant dans le monde entier, elle recherche ces histoires qui surmontent les barrières physiques et culturelles et qui révèlent souvent ce que nous avons en commun : des moments de solitude, d'espoir, d'insécurité et de dignité. Ses images ont été publiées dans divers magazines tels que American Photography, Time Magazine, Le Monde et le British Journal of Photography, et présenté dans diverses expositions individuelles et collectives en Europe, au Moyen-Orient et aux États-Unis.



# Gabrielle Beland, sans titre, 2015

édition unique (+1EA) - 27,9 × 33,9 cm process : moyen format 6×7, film négatif couleur

Gabrielle Béland (Montréal, Canada) a reçue une formation au National Ballet School of Canada à Toronto, avant de commencer ses études en arts visuels au Collège Champlain de St-Lambert qu'elle a poursuivies jusqu'en 2013. Elle est récemment diplômée d'un Bachelort en photographie à l'Université Concordia, à Montréal.



# Rebecca Bowring, sans titre, 2014

édition unique (+1EA) - 36 × 23,9 cm process : négatif trouvé, feuille d'arbre photo-sensibilisée

Rebecca Bowring (Genève, Suisse, 1985) a été exposée au Musée de l'Elysée à Lausanne (CH), au Musée d'Art de Pully (CH) et au Centre de la Photographie de Genève (CH). Ses projets interrogent la photographie à travers ses dimensions techniques et technologiques. Rebecca Bowring s'intéresse aussi aux spécificités physiques que l'image produit : le rapport à la lumière, au temps, le principe de capture et celui de révélation, le cadrage, la reproduction. Le destin de l'image et sa matérialité à l'ère de son existence numérique sont aussi un champ de recherche qu'elle explore encore dans sa pratique.

En août 2015, après 10 ans de vie aux États-Unis, j'ai reçu un courriel de mon avocat en immigration, me demandant si j'étais prête à déposer une demande pour la citoyenneté américaine. Je me suis vite rendu compte que je ne savais pas. Ayant vécu à New York pendant une décennie, je savais que j'étais prête à être appelée un new-yorkais. Mais un Américain? Un an plus tard, j'avais encore des doutes, alors j'ai pris la route et je suis allée à la rencontre de «The People». J'ai conduit 10 000 miles en 3 mois, photographiant ceux que j'ai rencontrés. Les gens étaient désireux de m'aider avec mon projet, en proposant des itinéraires, offrant l'hospitalité dans leurs maisons et des contacts sur la route. Mes doutes quant à l'intégration en tant qu'américaine s'estompaient à mesure que le sentiment d'appartenance à un groupe augmentait. Un mois après ma dernière sortie, Donald Trump a été élu président, laissant le monde en colère: qui a voté pour lui? Qu'est-ce que ça voulait dire? Qu'est-ce qui allait se passer maintenant? «We the People» est un projet de livre - un catalogue d'américains de tous les horizons, âge, sexe, appartenance ethnique, religion, classe sociale, appartenance politique et orientation sexuelle. Tous les portraits seront anonymes et tous les extraits de conversations avec des sujets seront dispersés au hasard dans tout le livre, préemptant la fixation de toute citation à un portrait particulier. Mon but n'est pas de créer encore une autre collection de biographies individuelles, mais d'esquisser les grandes lignes d'une biographie nationale - à travers les visages et les situations que composent "Nous, le peuple".

Ma pratique est guidée par mon histoire personnelle. Mon travail porte sur les thèmes de l'identité, de la mémoire, de la fantaisie et du désir, au travers de mises en scène inspirées d'archives, d'espaces et d'objets énigmatiques. Je m'intéresse à brouiller la réalité et la fiction, à explorer ma réalité et ma vie comme je les avais imaginées, sur la base d'idéaux avec lesquels j'ai grandi. Ma pratique photographique a commencé à 16 ans, quand je ne pouvais plus poursuivre la danse classique, et où la perte de ma forme première d'expression a provoqué chez moi une remise en question profonde de mon identité. Travaillant l'autoportrait, j'ai alors commencé à jouer différents rôles dans le champ de l'appareil photo, comme le ferait un danseur. Cette pratique m'a permis de surmonter mon chagrin, car les images photographiques offraient un lien visuel avec le ballet et les conventions de la féminité. L'esthétique de mes images est volontairement contrôlée tout en restant naturelle, ce qui raconte et représente à la fois les paradoxes de ma vie; entre la rigueur du ballet classique et les événements du quotidien façonnés par la famille et les relations.

Un accessoire pour la mémoire, la transmission et parfois même un objet de culte, que vont devenir les images produites hier ou aujourd'hui? Les traces d'une génération qui n'est plus là pour raconter sa propre histoire : qu'adviendra-t-il de ces instants fugaces qui enregistrent les différentes étapes du cycle d'une vie?

Ayant acquis des négatifs des années 50 et 60 sur le marché aux puces, je les ai imprimés sur des feuilles d'arbre en utilisant uniquement la lumière du soleil. Aucun produit chimique ou dee retouche numérique n'ont été utilisé pour obtenir ce résultat. Mon objectif est de démontrer la constitution transitoire d'un tirage photographique et la nature fébrile de la photographie.

Le projet réunit l'intérêt que j'ai pour la photographie amateur et sa relation avec le temps. À travers ces feuilles fragiles et les images d'une génération précédente, je cherche à définir les aspects paradoxaux, de la nature éphémère et pourtant durable du médium photographique. Les feuilles dans leurs cadres sont destinées à disparaître lentement et éventuellement à se décomposer avec le temps.



### Ole Brodersen, Cloth and String #9, 2016

édition unique (+1EA) - 27,4 × 35 cm process : chambre 4×5 in., négatif couleur

Ole Brodersen (Lyngør, Norvège) travaille sur des paysages mis en scène. Trespassing, sa série la plus connue, explore les rencontres entre l'homme et la nature. Elle a été produite dans la communauté insulaire de Lyngør, où il est la 12ème génération à y avoir grandi. Il est fortement lié à ce lieu et les éléments maritimes en sont les premiers motifs; son père, son grand-père et lui-même sont marins. Ses œuvres ont été acquises par des collections privées et publiques (en Norvège, Suède, Serbie, aux Malawi, Émirats Arabes Unis, États-Unis). Il est membre de la Société norvégienne des photographes des beaux-arts et de l'Association norvégienne des artistes visuels.



# lannis Delatolas, Rick in a storm, Vieques, Puerto Rico, 2005

édition unique (+1EA) - 28 × 28 cm process : moyen format 6×6, négatif noir & blanc

Iannis Delatolas (Bronx NY, USA/Grèce) a étudié la photographie, le tirage et l'impression avec les photographes Marcus Leatherdale et David Armstrong. Ses travaux ont fait l'objet d'expositions personnelles - Kouros Gallery (New York, 2006), Italian Academy (Columbia University, 2006, 2003) - mais également des exposition collectives - Centre LGBT (Centre lesbien, gay, bisexuel et transgenre, 2011), Haven Arts Gallery, Curve Exhibition Centre (Santa Fe, 2011), Université de Boston (exposition organisée par David Armstrong, 2000)...



# Anton Dolezal & Lara Shipley, Waiting for the light, 2013

édition unique (+1EA) -  $28 \times 28$  cm process : moyen format  $6 \times 6$ , négatif couleur

La Promenade du diable est un projet collaboratif d'Antone Dolezal et Lara Shipley (Syracuse, USA) qu'ils construisent à partir du folklore d'Ozark en associant leurs images à des histoires de fiction, histoires orales ou faits divers. Expositions : 555 Gallery (Boston), Candela Gallery (Richmond), Filter Space (Chicago), Phoenix Art Museum (Phoenix), Photo-eye (Santa Fe). *La Promenade du Diable* a été publié dans les magazines National Public Radio, Oxford American, VICE et Mossless, et édité sous forme de livres qui ont notamment intégrés les collections du Museum of Modern Art Library (New York), du Museum of Contemporary Photography (Chicago) et du musée d'art Nelson-Atkins (Kansas City).

Les forces de la nature sont des phénomènes naturels toujours présents dans un paysage, au-delà du contrôle humain. Le travail d'Ole Brodersen est dédié à dévoiler cette présence en explorant les rencontres entre des objets artificiels et une nature intacte. L'artiste recueille divers matériaux comme la styromousse, des morceaux de toile et de cordes. La plupart des matériaux sont trouvés en fouillant dans le hangar de son grand-père ou dans le grenier de son père. La photographie révèle pour lui la figure invisible du mouvement présent dans tous les paysages. Quelque chose qui est inaperçu, plutôt qu'indétectable. La fausseté des couleurs provient d'une technique utilisée en astronomie dans l'imagerie de l'espace, pour visualiser différents phénomènes non observables. Ces images prises par les télescopes sont souvent dans des longueurs d'onde invisibles à l'œil humain et doivent être cartographiés dans notre domaine de perception. Nous savons que ces phénomènes astronomiques ne sont pas présentés de la façon dont ils apparaissent réellement, mais autrement, nous ne pourrions les voir.

La figure du mouvement qui apparaît est une caractéristique impersonnelle d'un paysage donné. C'est le résultat des conditions météorologiques de ces jours-là, mais aussi des marqueurs utilisés. Toute la procédure permet à la nature de produire une figure de mouvement. La force invisible est capturée dans un signe visible.

Dans ma série de photographies, Nostalgia, je traverse les États-Unis, dans l'obscurité, avec un Rolleiflex 6x6 des années 1950, photographiant les reliques d'un rêve américain en déclin. Je le fais avec un sentiment d'émerveillement devant la beauté que ces sites acquièrent sous la faible lumière de la lune et des lampadaires. Le processus photographique, d'une longue exposition sur film, permet une relation contemplative avec le sujet de mon travail. J'utilise l'appareil photo pour enregistrer des paysages industriels et urbains amenés à disparaître rapidement. Parallèlement à la disparition de cette architecture, un certain sentiment est effacé par une sorte d'embourgeoisement qui tente de nettoyer ce qui donne à New York, son sentiment d'ancien lieu. Photographie en grec, signifie dessiner avec la lumière. Depuis son invention, les photographes se sont efforcés de capter la lumière et le paysage, ou juste, les objets dans la lumière. Je m'intéresse à l'inversion de l'approche traditionnelle de la photographie, en utilisant l'appareil photo pour capter le manque de lumière. J'utilise l'obscurité comme filtre visuel pour révéler des éléments formels du paysage moins clairs à la lumière du jour. J'ai hérité d'une certaine anxiété dont parlent les immigrants. Le sentiment de n'appartenir ni ici, ni là-bas (mon pays d'origine est la Grèce). En tant qu'immigrant de première génération, je réfléchis constamment à ma place dans cette société et à ma relation avec celle d'où je viens. La déconnexion entre l'ancienne patrie familière, devenue étrangère au fil du temps, et la nouvelle terre étrangère devenue maintenant la maison, est profondément désorientant. Cette contradiction est inhérente à l'expérience de l'immigrant.

Les forêts d'Ozark sont des endroits que l'on ressent. Des coins sombres pour se cacher, les bois envahissants et les rives des fleuves, l'odeur de la vie et la décomposition, le ronronnement permanent d'insectes, créent une toile de fond pour un peuple particulièrement fasciné par les mystères des ténèbres et de la lumière. On raconte ici certaines des plus anciennes histoires de l'humanité - les âmes perdues et les chemins empruntés par les errants vers le bien ou le mal - mais avec une tournure locale dans l'histoire d'un étrange orbe de lumière. Cette région est marquée par une pauvreté isolée, une méfiance des étrangers et une lutte entre le paradis et l'enfer qui intervient dans les conversations quotidiennes. Spook Light est connu comme un orbe flottant, trouvé sur une route boisée dans une région où le diable est censé résider. Au lieu d'une explication scientifique, l'apparition de Spook Light représente désormais pour la communauté, un désir de rédemption et la peur de sombrer dans l'obscurité. C'est l'expérience sublime dont le défi de l'explication procure un répit à la vie ordinaire, alors que les histoires racontées pour expliquer son origine sont fermement ancrées dans la fondation de l'existence humaine.

La Promenade du Diable allie le folklore et l'histoire locale à des photographies actuelles du peuple de l'Ozark, de la terre, et d'images interprétatives basées sur la mythologie vivante de la lumière. Notre objectif n'est pas de fournir une documentation ou une explication du phénomène, mais de suggérer un récit qui, dans l'esprit de la lumière, est en partie fixé dans cette région unique et qui flotte dans un monde mystérieux et surnaturel.



David Falco, Paysage Lacustre, 1810-2017, série Meanwhile, after Caspar David Friedrich, 1774-2017 avec le soutien de la Région Nouvelle-Aquitaine

édition unique (+1EA) - 23,9 × 35,6 cm process : moyen format 6×7, négatif couleur

David Falco (1978, Poitiers, France) est diplômé de l'École supérieure des beaux-Arts de Montpellier (2001). Il développe en photographie et en vidéo, une réflexion à la démarche éclectique, documentaire, fictionnelle, sur notre relation au monde, l'appréhension de l'espace, de la nature et du paysage. Lauréat du Prix Kodak de la critique Photographique (2008), il a exposé en France, en Angleterre et au Canada. Depuis 2010, il poursuit ses recherches en France et en Espagne, notamment dans les Alpes et les Pyrénées, où il réalise les séries : Entre-temps II, Paysage avec figures et Sad landscape.



Mattew Finley, He hid his feelings behind a mask, 2015

édition unique (+1EA) - 28 × 28 cm process : chambre 12×12 in., ferrotype

Depuis des années Matthew Finley (Hollywood, USA) se sent exister devant la caméra. Le jeu d'acteur est son expression artistique et ce qui se passe derrière l'objectif et les projecteurs reste un mystère pour lui. La curiosité l'a emporté, et l'envie de faire des images s'est faite sentir. Peut-être est-ce dû à son aisance devant la caméra qu'il a développé une facilité à guider ses sujets pour atteindre un état émotionnel, une forme physique et des nuances expressives présentes dans ses images. Les relations qu'il développe avec ses modèles le passionnent. Il recherche lors de ses séances la création d'un espace de travail créatif où ses idées se mêlent à celles de ses modèles pour créer un art nouveau et collaboratif.



Fabien Fourcaud, sans titre, série Sanctuaires, 2016

édition unique (+1EA) - 28 × 28 cm process : moyen format 6×6, négatif couleur

Fabien Fourcaud (Paris, France, 1979) a passé son enfance sur la Côte d'Azur et vit et travaille à Paris depuis 2007. Pour lui, les écrits de Gilles Deleuze ont ouvert la voie à la définition d'un nouveau concept de représentation et de photographes (exposition New Topographics, Stephen Shore et le couple Becher) pondérée de manière significative par sa pratique de la photographie. Fabien Fourcaud se concentre sur le suivi ininterrompu des points de rupture et des zones floues au sein des paysages. Il porte une attention particulière aux non-lieux et aime mettre en évidence la mince barrière entre la présence et l'absence, le réel et le virtuel.

Comment rendre compte de l'écart entre deux pensées contemporaines de leur temps, éloignées l'une de l'autre de plus d'un siècle ? Depuis plus de dix ans, David Falco réalise une série de "reprises" à partir d'une sélection de reproductions photographiques haute définition d'œuvres de Caspar David Friedrich. Intitulé Entre-temps, après Caspar David Friedrich 1774-2018, cette série lui permet d'évoquer une vision contemporaine de la ruine et l'expérience du sentiment du sublime et de sa rémanence, deux thèmes qui traversent l'œuvre du peintre. Bien avant de contempler les peintures originales de C. D. Friedrich, c'est par les éditions aux reproductions imparfaites et aux agrandissements imaginaires qu'il a découvert ses œuvres. Précédant la naissance de la photographie, son œuvre fascine par sa capacité à générer la rêverie et de par sa dimension d'archive, concrétise une relation à la nature révolue. Pour confronter nos représentations, perceptions et préoccupations paysagères, il matérialise cet écart et le traduit en images par l'ajout et le montage d'éléments contemporains significatifs, tout en respectant les compositions et le traitement pictural du peintre.

L'hybridation de faits réels, fictifs ou médiatiques dans les strates de l'image-document confère à l'espace une dimension temporelle, tout en dévoilant les formes de la pensée paysagère d'une époque. L'espace de l'image se révèle être observatoire, espace extérieur, réserve narrative, depuis lequel il interroge nos modes d'être au monde et les rapports ambigus et parfois contradictoires que nous entretenons avec la nature, le paysage et les éléments qui le composent. Ce qui nous est banal et familier : une éolienne, un pont, une pelleteuse, nous apparaît alors comme une allégorie de la lente et silencieuse transformation des paysages.

Cette série de photographies a été produite avec le concours financier de la Région Nouvelle-Aquitaine (2015), et avec le partenariat et l'aimable autorisation de l'Agence photographique de la Réunion des Musées nationaux-Grand Palais, l'Agence BPK (Bildarchiv Preußischer Kulturbesitz) de la Fondation du patrimoine culturel prussien.

Cette série est devenue le reflet de ma propre lutte, d'être un timide, un introverti qui recherche la connexion, mais plus souvent cache ou présente ce que je pense, que les autres veulent de moi. Anxieux, conscient de soi, maladroit. J'ai littéralement transformé le formatage induit par la société pour éliminer les qualités peu attrayantes, ressenties par beaucoup, mais qui restent dans le non-dit. Dans notre histoire culturelle, la personne ayant la plus grande personnalité et la plus grande bouche est souvent la plus prisée. Les autres, ceux qui ont du mal à exprimer leurs pensées et leurs sentiments, se font dire qu'ils ne sont pas assez bons. Ou, plus tragiquement, ils sont simplement ignorés. Les "délaissés", doivent contenir/cacher leur cœurs fragiles, apposer le bon visage, et tenter de se faire remarquer.

Les zoos et les musées d'histoire naturelle ont en commun de sacraliser la nature, de choisir des paysages artificiels plutôt que de raconter des histoires. Cependant, au lieu de la protéger, ils préfèrent sa reproduction, ou plus précisément reproduire l'idée de nature. Qu'appelle-t-on un paysage ? Ce n'est pas un fragment de la nature que nous pouvons embrasser directement, mais une construction mentale liée à notre relation culturelle avec elle. Grâce à la perspective, tous les objets de la nature sont liés dans un système logique et cohérent. Nous ne voyons donc pas d'éléments isolés, mais des liens entre eux. Les dioramas des musées d'histoire naturelle et des zoos sont de petits paysages, où tout est fait pour que l'illusion soit acceptée par notre raison.

Dans mes photos, différentes couches se confondent. Ces couches sont réalisées avec la collaboration d'un peintre, d'un artisan et d'un photographe. Chacun d'eux enrichit l'image avec un nouveau niveau de représentation. La communication entre chaque couche n'est pas seulement le résultat de la perspective mais aussi le résultat de la répétition du même geste. L'un peint des pierres sur le mur, l'autre peint sur des rochers, et je peins mes photos grâce au post-traitement. Chaque nouvelle couche de représentation génère une nouvelle réalité. Nous sommes confrontés à des paysages qui semblent prendre leur indépendance par rapport à l'intention initiale de la scénographie, ce n'est plus de la reproduction. Ces simulacres, au lieu de préserver l'idée de nature, réussissent à l'ébranler en redéfinissant notre relation au paysage.



# Peyton Fulford, Rian with friends, 2017

édition unique (+1EA) - 27,9 × 34,3 cm process : moyen format 6×7, négatif couleur

Peyton Fulford (Columbus, Géorgie, USA 22 ans) est diplômée en 2017 de la Columbus State University où elle obtient son bachelor en photographie. Son travail est présenté dans le monde entier via des publications en ligne ou imprimées : i-D, Juxtapoz, Daily Mail et The British Journal of Photography. En 2015, elle est nommée l'un des "20 meilleurs photographes de moins de 20 ans" par Complex Magazine. En 2017, elle est lauréate du prix étudiant de l'Atlanta Photography Group (exposition personnelle l'été 2018 au Tula Art Center).

Infinite Tenderness explore les moments innocemment intimes trouvés dans les relations platoniques. Les amis de Peyton dépendent les uns des autres, ils se soutiennent et se comprennent dans la construction de leur identité en constante évolution.

Fonctionnant comme un aperçu de la jeunesse américaine d'aujourd'hui, ces images cherchent à documenter l'exploration du corps, de la sexualité et/ou du genre lorsqu'il s'identifie quand on grandit. Dans cette série, l'intention est de donner à la génération Y le pouvoir d'ouvrir un espace d'acceptation à ces jeunes qui ne se conforment pas à leurs racines du sud des États-Unis.



### Michael Garbutt, Dubbo, 2017, 2e place, Prix Beau Photo

édition unique (+1EA) - 28,9 × 33,5 cm process : moyen format 6×7, négatif couleur

Michael Garbutt (Sydney, Australie) est né et a grandi dans la banlieue sud de Sydney, un lieu qui allait définir et inspirer une grande partie de son travail photographique. Sa passion pour la photographie était à l'origine le désir de documenter ses voyages; au fil du temps, cette passion s'est transformée en une contrainte d'explorer et de capturer la fugacité des paysages qui l'entourent.

sur le straces de Robert Adams et Stephen Shore, je réalise des paysages avec un œil sur l'irrévérencieux et le banal. Une grande partie de mon inspiration provient de la dégradation culturelle et environnementale des banlieues périphériques de Sydney, ma ville natale. Ces photographies examinent spécifiquement la nature des paysages changeants. Bien que ces images décrivent la nature destructrice du progrès, je pense néanmoins qu'elles capturent une beauté étrange - un reflet de la tension constante qui existe entre les environnements naturels et construits.



# Thomas Gosset, Primitiv acids, 2015

édition unique (+1EA) - 28 × 28 cm process : moyen format 6×6, négatif noir & blanc

Thomas Gosset (Bordeaux, France) est inspiré par la photo avant-gardiste du XXe siècle, il propose plus tard une photographie plus contemporaine surréaliste et subversive. Il découvre la fragilité de sa pratique après la destruction de tous ses négatifs et travaux à Paris en 2013. Il décide alors de se libérer complètement de ceci en concentrant ses recherches sur le sens profond de l'image et sa genèse, ce qui le conduira au cœur même de la matière photosensible. Le résultat est une photographie picturale et chaotique dans lequel des corps en lambeaux se frottent avec des âmes sans visage. Ces figures portent les cicatrices irréversibles qu'il inflige à ses négatifs, en les mutilant ou en les recomposant.

Voici le cruel récit surréaliste et sombre de la beauté brute et informelle qui sera présentée à travers cette série. En confrontant les références économiques et sociales à une vision onirique du monde, l'artiste pousse la réalité à ses limites pour tenter d'en extraire ses pouvoirs hallucinogènes.

L'imagination en tension dépeint ici l'invisible et l'absurde, souvent entachée d'une horrible sensualité, elle interroge la place de l'individu dans un univers pré-apocalyptique. Sous un baume noir couvant, cette mythologie contemporaine exprime une colère froide et profonde.

Des coups de rage sont révélés par un acte de destruction libérateur, tout comme d'autres attaquent les nouvelles idoles modernes en peignant sur des murs de fureur. Cet artiste et chimiste fou tente d'interpeller le plus possible le public avec ses accidents photographiques, où les tourbillons aliénants se mêlent aux trous noirs du désenchantement, des univers fracturés ou du vide.

Ces émulsions photographiques "psychédéliques" sont le résultat d'un travail minutieux en chambre noire. Elles invitent le spectateur à l'introspection et à la réflexion, à se débarrasser du superflu pour affronter sa propre imperfection primitive.



# Brian Henry, Isolation, 2017

édition unique (+1EA) - 27,9 × 35,5 cm process : moyen format 6×7, négatif couleur colorisé main

Brian Henry (Baltimore, USA) est un photographe et explorateur expérimental autodidacte. Son premier appareil photo avec l'argent qu'il gagnait à souffler des ballons. Alors que Brian Henry avait gagné une bourse pour fréquenter une école d'art, il a choisi d'investir son argent dans son propre parcours artistique. Il a parcouru la Côte Est des États-Unis, ainsi que l'Europe et les Balkans.



# Johann Husser, sans titre (our only true life is in the future), 2016 - 3° place

édition unique (+1EA) - 28,8 × 33,6 cm process : moyen format 6×7, négatif noir & blanc

Johann Husser (Dortmund, Allemagne, 1990) a d'abord étudié l'aménagement du territoire et, depuis 2013, la photographie à Dortmund, en Allemagne. Il est boursier de la «Studienstiftung des deutschen Volkes».



# Peter Iain Campbell, Seascape #804 [57°10'N2°00'E], 2016, série Starlings on Fire

édition unique (+1EA) - 28 × 28 cm process : moyen format 6×6, négatif noir & blanc

Nord.

Peter Iain Campbelle (Glasgow, Ecosse, Royaime Uni) est un photographe professionnel, il partage sa pratique entre des projets personnels et travaux de commande. Depuis l'été 2014, il a passé la majeure partie de son temps à travailler sur diverses installations de gaz et pétrol en mer du Mon travail est un journal continu documentant la dégradation architecturale avec ma propre mortalité. J'essaie de dépeindre la beauté que je vois dans ces structures et je m'inclus parfois moi-même et d'autres personnes. Bien que ces photographies soient réalisées, une grande partie de mon travail reste une aventure, le besoin d'explorer de nouveaux territoires et de connaître l'inconnu. Cela implique une attention constante à mon environnement et souvent de voyager loin.

La série Our Only True Life Is In The Future *Notre seule vraie vie est dans le futur* cite O'Brien dans *1984* d'Orwell. Mon projet tente de créer une vision future hypothétique, inspirée de livres tels que *1984*, *Stalker*, etc.

Tirant parti non seulement de mon propre stock photographique, mais aussi des archives de la NASA, le projet interroge le progrès scientifique et transporte le spectateur dans un lieu dystopique. (La sélection soumise est issue de mes propres images photographiques.)

Ma recherche est principalement axée sur l'usage des terrains industriels traditionnels, qui passent de leur fonction de support à l'industrie lourde à un réaménagement contemporain. C'est essentiellement cette période intermédiaire qui me fascine - le "no man's land" du paysage post-industriel et les personnes qui occupent ces espaces. Les images proviennent de la série Starlings on Fire, qui est la première partie d'un travail plus vaste et en cours. Les dix images que j'ai soumis ne concernent pas la terre, mais la mer, là où l'industrie se heurte à la nature; l'existence précaire et incongrue d'installations de gaz et pétrole en mer du Nord en période d'incertitude et de déclin industriel. Toutes ces photographies ont été réalisées sur une plate-forme de forage à laquelle j'ai été affecté pendant deux ans, jusqu'en septembre 2016, lorsque le contrat a expiré et que la grande majorité de l'équipage à bord a reçu une notification de licenciement. J'ai développé une relation solide avec l'équipe à bord, mais j'avais un intérêt presque égal pour l'architecture, la machinerie et la disposition de la plateforme. Il existe un sentiment sous-jacent d'isolement et de danger au large des côtes. L'environnement physique confiné peut être claustrophobe, les éléments naturels durs et brutaux. En combinant les paysages marins et les portraits, j'ai voulu transmettre ces qualités, mais maintenir un certain niveau de distance et d'anonymat entre l'équipage et le spectateur, en me référant aux premières photographies industrielles et de portraits de la fin du XIX° siècle-début 1900.



# Kostas Kapsianis, sans titre, Kastoria, Northern Greece, série A common story, 2016

édition unique (+1EA) - 27,9 × 34,6 cm process : moyen format 6×7, film négatif couleur

Kostas Kapsianis (Athènes, Grèce), lauréat du prix LensCulture Emerging Talent Awards 2016, est membre fondateur du collectif Depression Era / KOLECTIV8 qui porte sur les paysages urbains et sociaux de la crise économique de son pays d'origine. Son travail a été présenté dans de nombreuses expositions et festivals; Mois De La Photo (Paris), le Festival de Photographie d'Athènes, Mois Européen de la Photographie (Budapest), Medphoto, Biennale d'Art Contemporain de Thessalonique et Fotoistanbul, Musée Benaki (Athènes), Lieu BOZAR-Palais des Beaux-Arts (Bruxelles).



# Tomer Kep, sans titre, série We the people, 2006 1° prix Buschlen Mowatt Nichol Foundation Award

édition unique (+1EA) - 43,8 × 54 cm process : moyen format 6×7, négatif noir & blanc

Tomer Kep (Tel Aviv, Jérusalem, Israël 1978) est enseignant à l'Académie de Bezalel (département photographie et médias) et à l'Université de Haïfa. Il a participé à de nombreuses expositions individuelles et collectives principalement à Tel Aviv, Jérusalem - Israël.



# Kovi Konowiecki, Angela and daughters, 2017

édition unique (+1EA) -  $28 \times 35,1$  cm process : moyen format  $6 \times 7$ , film négatif couleur

Kovi Konowiecki (Long Beach, Californie, USA 1992) est titulaire d'une maîtrise en photographie de l'Université des Arts de Londres. Après avoir joué au football professionnel en Allemagne et en Israël, il s'est tourné vers la photographie pour documenter les choses autour de lui et faire la lumière sur différents aspects de son identité. Il a été nominé pour le Prix du portrait photographique Taylor Wessing 2016 (premier candidat à avoir deux images shortlistées).

A common story est un voyage introspectif et retrospectif dans la campagne grecque. Un nouveau corpus d'images qui sort d'une simple narration, la narration du père. Migration interne, images, souvenirs et évasion

D'où venons-nous? Dans quelle mesure souvenons-nous vraiment d'un endroit que nous avons laissé derrière nous? Qu'est-ce qui fait qu'un homme de la campagne peut s'échapper ou rester?

Celui qui reste devient un témoin des attentes passées et de la réalité actuelle. La ligne de démarcation entre l'utopie, la dystopie et ses propres efforts individuels façonne le paysage. Le paysage devient une terre, une terre de promesse et un sentiment forcé d'ascendance et de nostalgie où règne dans sa narration. En espérant, en croyant et en vivant en comptant les absences. Ceux qui restent avec ceux qui sont partis partagent un terrain (un même espace) comme point de référence de la dernière image.

À travers mon travail, j'explore les concepts du chez soi, d'appartenance, d'immigration et de déplacement, inspirés par l'histoire de ma propre famille.

Bien que les photographies présentées ne proviennent pas toutes de la même série, elles dépeignent des personnes et des scènes que j'ai rencontrées lors de mes voyages à travers le sud de la Californie et du désert en particulier.

Mon travail est une extension de mon identité. En me concentrant souvent sur le portrait, je prends des photos d'individus, de groupes de personnes et de lieux qui ont eu un grand impact sur mon éducation et mon état d'esprit actuel. Mes sujets sont souvent des parias de la société contemporaine, existant dans un espace liminal d'appartenance et de déconnexion simultanées.

Bien que la plupart de mes travaux illustrent ce qui semble banal et inhabituel, j'ai l'intention de souligner la beauté de la familiarité qui peut transformer le banal de mon environnement en quelque chose de très personnel dans mes photographies.



### Frank Machalowski, Monster #11, 2014

édition unique (+1EA) - 28 × 28 cm process : moyen format 6×6, négatif noir & blanc

Frank Machalowski (Berlin, Allemagne, 1971) a participé à de très nombreuses expositions et remportés plusieurs prix.

2013 : Fineart Photography Award 1st prize (Architecture)

2014 : Kiev UA, 1<sup>st</sup> prize (Architecture)

2015 : Tetenal B/W European classics award 1st prize Germany in Animals - Fineart Photography Award 1st prize (Architecture)

2016: «Tiere, Monster, Geister», exposition personnelle, Leipzig - London Photo Festival 1<sup>st</sup> prize (Abstract Fine Art)

2017 : Fineart Photography Award 2<sup>nd</sup> prize

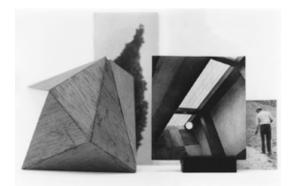


# Diane Meyer, Former guard tower off Puschkinallee, 2013

édition unique (+1EA) - 28 × 35,4 cm

process: moyen format 6×9 négatif couleur brodé main

Diane Meyer (Los Angeles, USA) a obtenu un BFA (1999) en photographie à l'Université de New York, à la Tisch School of the Arts et une maîtrise 2002) en arts visuels à l'Université de Californie à San Diego. Son travail a beaucoup été exposé lors d'expositions individuelles et collectives aux États-Unis; George Eastman Museum (Rochester), Robert Mann Gallery (NYC); Galerie Klompching (NYC), Cuchifritos Gallery (NYC), Centre Jamaïcain pour les arts et l'apprentissage (NYC); Galerie Rotonde (NYC); Jens Bekman Gallery (NYC); Jessica Murray Projects (NYC); Arthouse (Austin)



# James Reeder, Untitled Photographic Object#35, 2016 4e place

édition unique (+1EA) - 24,2 × 35,5 cm process : format 35 mm, négatif noir & blanc

James Reeder (Brooklyn New York, USA) est diplômé de Pacific Union Collège en Californie. Il a participé à des dizaines d'expositions à New York et à l'international mais aussi des lieux d'expositions individuels comme Lesley Heller Workspace, à New York; A.M.Richard Fine Art à Brooklyn; et ATA Window Gallery à San Francisco. Reeder a enseigné la photographie à l'université et a été directeur et conservateur chez Silver Projects, un espace de projet de photographie de bricolage à Brooklyn.

Ces images proviennent de ma série en cours Monster. Dans cette série, je montre des photographies avec des expositions sur de très longs temps de pose, représentant les personnes qui déambulent dans les rues. Ce sont les traces fantomatiques d'une masse en mouvement, presque menaçante, comme un monstre sans visage qui traverse la ville, comme la ligne entre la monstruosité et l'humanité en mouvement.

J'ai grandis à Berlin, une ville qui ne dort jamais, comme beaucoup de villes métropolitaines en Europe et dans le monde. Ici sont présents de nombreux festivals, concerts, démonstrations, manifestations sportives et foules de touristes. Tous ces événements attirent beaucoup de monde. Parfois, je suis fasciné par ces masses, mais dans certains cas cela peut être repoussant pour moi. Chaque type d'individualité est intégrée dans une grande masse de personnes. J'ai donc cherché à capter ces sentiments dans un projet photographique. J'ai commencé cette série en 2012. Toutes les photos ont été prises avec un appareil moyen format.

Au cours des dernières années, j'ai travaillé sur une série de photographies brodées à la main sur toute la circonférence du mur de Berlin. Des sections de l'image ont été masquées par la broderie au point de croix directement sur la photographie. La broderie est faite pour ressembler à des pixels et emprunte le langage visuel de l'imagerie numérique dans un procédé analogique et artisanal.

Outre les aspects physiques qui indiquent l'ancienne division de la ville, je me suis intéressée au poids psychologique de ces lieux. Dans de nombreuses images, les sections brodées représentent l'échelle et l'emplacement exact de l'ancien mur, offrant une vue pixelisée de ce qui se cache derrière. De cette manière, la broderie apparaît comme une trace translucide dans le paysage de quelque chose qui n'existe plus mais qui pèse sur l'histoire et la mémoire. Souvent, les sections brodées de l'image longent la ligne d'horizon, formant une séparation non naturelle qui bloque le regard du spectateur. Cet aspect de la couture souligne les limites artificielles créées par le mur lui-même. En faisant en sorte que la broderie prenne la forme de pixels numériques, je fais un lien entre l'oubli et les dégradations des fichiers numériques. Je m'intéresse à la nature poreuse de la mémoire et aux moyens par lesquels la photographie transforme l'histoire en objets nostalgiques qui obscurcissent les compréhensions objectives du passé.

Mon travail est sur la photographie comme objet.



### Benedetta Ristori, The bride's house, 2017

édition unique (+1EA) -  $23.4 \times 35.3$  cm process : format 35 mm, négatif couleur

Le travail de Benedetta Ristori (Rome, Italie, 28 ans) porte sur la tension qui existe entre une forme, l'espace qu'elle occupe et dans lequel elle est contenue. Décadence, abandon, vide sont les concepts fondamentaux de sa recherche esthétique comme une nouvelle approche de la beauté classique. En 2016 son projet Lay Off est sélectionné par Vogue Italia, (Photostories). La série East est publiée dans Nice That, Freunde Von Freunden, The Space Magazine, The Calvert Journal...



# Jacqueline Roberts, Emrys, série Nebula, 2015

édition unique (+1EA) - 27,7 × 34,9 cm process : chambre 8×10 in., collodion humide

Jacqueline Roberts (Wincheringen, Allemagne, 1969) a été diplômée en sciences politiques avant de se tourner vers la photographie. Elle utilise les techniques anciennes, telles que le collodion humide, l'albumine et le cyanotype. Son travail a remporté plusieurs prix, il est largement exposé en Europe et à l'international. Récemment, la Royal Photographic Society a acquis une des plaques de la série Nebula, pour le Victoria and Albert Museum (Londres).

Elle a publié trois livres avec l'éditeur allemand Galerie Vevais.



# Ian Sherlock, Untitled 9, série Dearheart, 2016

édition unique (+1EA) - 35,1 × 27,5 cm process : moyen format 6×7, négatif noir & blanc

(Syracuse NY, USA)Je fais des photographies, des sons et des dessins centrés sur la terre. J'ai étudié à l'école des arts visuels et à l'université de Syracuse où j'ai obtenu mon BFA en photographie d'art. J'ai ensuite travaillé comme graveur professionnel chez Lightwork et je me suis récemment attaché à améliorer ma compréhension des environnements «naturels» en partant travailler pour les Boy Scouts of America dans les Green Mountains. Je joue dans une groupe de punk, je cours depuis un bon moment ce qui fait que j'ai des organes qui défaillent et je fais de la photo de temps en temps

EAST est un travail développé depuis trois ans et toujours en cours sur les Balkans. Le projet vise à explorer la relation entre le passé et le présent de ces nations, et à montrer comment le passé peut influencer ou interagir avec le monde actuel. Une attention particulière est accordée aux pays qui, jusqu'en 2006, faisaient partie de la Yougoslavie et qui ont immortalisé ce qui reste de leur période socialiste, période qui a laissé dans ces pays des traces importantes de relations avec l'Union soviétique.

Dans le projet ont également été immortalisés des Spomenik, des mémoriaux qui rappellent des batailles sanglantes et les milliers de morts dans les camps de concentration. Ils faisaient partie du programme de célébration du gouvernement yougoslave dans le but de montrer la force de la République socialiste à travers un fort impact visuel. Le point de départ de ce projet a été l'étude de l'histoire de ces pays, et plus particulièrement de la période allant des années 80 à nos jours. Les pays qui ont été jusqu'à présent photographiés sont la Bulgarie, la Bosnie-Herzégovine, la Croatie, le Monténégro, l'Albanie et la Serbie.

Un aspect essentiel de mon travail est de faire une pause et de prendre le temps de créer une image. Mes portraits parlent de ça, du temps. Le temps passé. Le temps écoulé. Le temps suspendu, le temps devant ou derrière nous. Les portraits de la série Nebula ont nécessité de longues expositions qui ont permis aux acteurs de se détacher de leur environnement immédiat, presque comme suspendus dans le temps et dans l'espace. Les individus dans ces portraits ne sont ni des enfants, ni des adolescents. Je voulais que leurs portraits émergents de cet état d'incertitude pour évoquer la phase de transition qu'ils traversent. Nebula, la brume en latin, reflète l'agitation de grandir avec tous ses changements relationnels, psychologiques et émotionnels.

Le projet Dearheart représente mes fantasmes personnels d'évasion et une compréhension de la fascination universelle des sociétés pour cette idée. Plus précisément, je suis intéressé par l'évidence de cette notion qui s'est manifestée physiquement dans le paysage lui-même, et qui s'est formé à la suite de nos mouvements dans l'effort d'être transporté et de s'échapper. La terre a aussi des désirs d'évasion, de solitude et de dissimulation. Je crois que ma connaissance crée une relation plus forte entre moi et les espaces que j'occupe. Le processus de fabrication de ces images était une tentative de comprendre cette relation et espérer la traduire le mieux possible.



# Keith Taylor, Otherworld 05, 2016

édition unique (+1EA) - 28 × 28 cm process : moyen format 6×6, négatif noir & blanc

Keith Taylor (Minneapolis, MN, USA) conjugue les procédés photographiques historiques et contemporains. Son travail a reçu le soutien de trois bourses du Minnesota State Arts Board, ainsi que le mentorat du Minnesota Center for Book Arts / Jerome Foundation. Son travail a largement été exposé aux États-Unis et au Royaume-Uni.

Keith Taylor enseigne la gravure au Centre Highpoint au Collège d'art et de design de Minneapolis. Il est représenté par l'Obscura Gallery à Santa Fe et par l'Iris Gallery à Boston.



# Andre Viking, Holy well, 2015

édition unique (+1EA) - 27,9 x 34,1cm process : moyen format 6×7, film négatif noir & blanc

Après avoir obtenu son diplôme de l'école de cinéma et de photographie de Copenhague, André Viking (Copenhague, Danemark, 1989) a complété le programme d'études générales du Centre international de photographie en 2014, où il a reçu deux bourses de directeur de l'ICP. Convaincu du langage subjectif mais universel de la photographie, André Viking s'inspire de l'histoire ancienne et des mythes pour explorer les relations complexes entre le sens, la vérité et la fiction.



# Matthias van Dromme, MINE, Ben, série KUPA-PITI : white man in hole, 2016

édition unique (+1EA) -  $28.7 \times 33.7$  cm process : moyen format  $6 \times 7$ , négatif couleur

Matthias Van Dromme (Bruges, Belgique, 1988) a étudié les arts visuels et la photographie à l'Académie royale des beauxarts de Gand. Après avoir obtenu son diplôme, il a commencé à travailler dans l'industrie du film en tant que technicien en éclairage et est également étroitement impliqué dans deux collectifs d'artistes (Kuiperskaai, NeedCompany) à Bruxelles. «Kupa-Piti: l'homme blanc dans un trou» est son premier projet.

La série Otherworld utilise des photographies prises dans le Haut Midwest pour traduire des modèles de planète possibles, semblables à la Terre, et actuellement recherchées par la mission Kepler de la NASA. Cette série fait également référence aux mythologies de nombreuses cultures qui établissant une terre qui abriterait des êtres spirituels ou des morts. Ces mythiques mondes d'espoir ou de malheur partagent souvent des caractéristiques avec nos paysages terrestres familiers, et j'utilise des photographies de lieux réels pour suggérer des domaines qui peuvent ou non exister. Mes images préliminaires utilisent des terrains stériles pour suggérer les paysages terrestres photographiés par les rovers (astromobile) et autres missions dans l'espace.

Otherworld est une réflexion fantaisiste sur notre curiosité. Nous envoyons des missions dans l'espace pour rechercher des preuves d'autres mondes possibles et nous créons des foyers mythologiques pour nos dieux et nos morts. Comment puis-je représenter la géographie de notre désir? J'utilise ce monde pour créer des modèles d'autrui, j'exploite les tons sombres pour créer des obstacles à la compréhension, et pour toujours retenir quelque chose...

Les photographies de ma série, Closed Eyes, sont souvent tirées des idées les plus anciennes et les plus universelles, telles que: les quatre éléments, la zoolâtrie et la lumière contre l'obscurité. Je m'intéresse à la façon dont les idées et les symboles sont partagés à travers les différentes mythologies et systèmes de croyance, dans une tentative de répondre aux questions les plus difficiles et les plus fondamentales de l'existence humaine. Pour explorer et comparer ces mythes, j'ai exploré des sites historiques et expérimenté des concepts dans mon studio. Mon travail devient donc un mélange de documentaire et de fiction, comme la plupart des mythologies. Je crois que nous pouvons apprendre beaucoup de nos ancêtres, et les liens entre toutes nos expériences partagées qu'ils éclairent. Beaucoup de ces mythes et de ces anciennes vérités expriment une croyance et une expérience partagée de faire partie de quelque chose de plus grand, de voir la terre comme un organisme unique. Les idées universelles connectent les humains et nous amènent à réfléchir aux caractéristiques que nous avons en commun, et s'il existe un support qui parle un langage universel, c'est bien la photographie. Une photographie est une surface symbolique et le symbolisme nous ramène aux premières expressions humaines connues des arts visuels, comme dans les peintures rupestres.

Le thème central du portfolio KUPA-PITI: l'homme blanc dans un trou, c'est l'absurdité de la vie. Cette série a été réalisée dans une petite ville nommée Cooper Pedy, au milieu du désert australien. Aussi appelé capital du monde de l'opale. Nombre de ses premiers habitants étaient des migrants d'Europe méridionale et orientale après la Seconde Guerre mondiale à la recherche de la précieuse pierre d'Opal. En raison des tempêtes de sable et des températures sévères du désert, ils ont construit leurs maisons dans les mines. Les aborigènes décrivent ce phénomène avec le terme *Kupa-piti* qui se traduit par "homme blanc dans un trou".

Aujourd'hui, dans un monde où la science et la technologie ont atteint un sommet inégalé, ces chercheurs de fortune vivent toujours comme des hommes des cavernes; cherchant désespérément la fortune. Vous avez alors l'impression que ces personnes essaient d'échapper à quelque chose; que la mine est une retraite détachée de la réalité. Vivre en isolation totale pour trouver un rocher; c'est la réalité brute à laquelle les rêves peuvent être réduits parfois. C'est la confrontation à une extrême banalité. Pouvez-vous arrêter, pouvez-vous encore revenir? Ou, aucune question ne sera posée ici?

Est-ce le retour éternel de Nietzsche, ou le mythe existentialiste de Sisyphe, qui représente l'absurdité de la vie? L'objectif de trouver ces pierres précieuses est-il intrinsèquement dénué de sens? Le défi auquel ces personnes sont confrontées est-il de s'abstenir de désespérer? Ou devrions-nous considérer la conclusion d'Albert Camus dans son essai *Le mythe de Sisyphe* selon lequel "il faut imaginer Sisyphe heureux"?



# Tamsen Wojtanowski, solo, 2017

édition unique (+1EA) - 35,6 × 27,9 cm process : moyen format 6×7, multi-expositions sur négatif noir & blanc

Le travail de Tamsen Wojtanowski (Philadelphie PA, USA) a été présenté dans des expositions récentes à Artist-Run, The Satellite Show (Miami, Floride); Galerie COOP (Nashville, TN); Soil Gallery (Seattle, WA), Galerie Lux / Eros (Los Angeles, Californie); The Black Box Gallery (Portland, OR); et 621 Gallery (Tallahassee, FL). Wojtanowski est l'un des membres fondateurs de l'espace d'exposition NAPOLÉON, à Philadelphie, Pennsylvanie, créé en 2011. Elle a reçu son MFA de la Tyler School of Art, Temple University, où elle est actuellement professeur. Elle enseigne également la photographie à l'Université Arcadia de Glenside, en Pennsylvanie.



# Dave Woody, Near the Mad River, CA, 2016 - 5e place

édition unique (+1EA) - 27,4 x 34,9cm process : chambre 8×10 in., négatif noir & blanc

Dave Woody (Eureka CA, USA) a obtenu un bachelor en photographie à l'Université d'État du Colorado à Fort Collins et sa maîtrise en arts visuels à l'Université du Texas à Austin. En 2009, il a remporté le concours de portrait Outwin Boochever à la Smithsonian National Portrait Gallery. En conséquence, la National Portrait Gallery lui a confié le portrait d'Alice Waters, activiste et chef cuisinier. Ce portrait a été dévoilé à la National Portrait Gallery en janvier 2012. Son travail a intégré la collection Smithsonian National Portrait Gallery de l'University of Virginia Art Museum et du Houston Museum of Fine Arts.



# Guanyu Xu, A good asian boy, 2015 2° place, Prix Beau Photo

édition unique (+1EA) - 34,8  $\times$  27,9 cm process : moyen format 6 $\times$ 7, négatif couleur

Guanyu Xu (Chicago, USA/China, 1993) est diplômé de l'école de l'Institut des beaux-arts de Chicago. Il a reçu la bourse Fred Endsley Memorial Fellowship, a été finaliste de la Lucie Foundation Emerging Artist Scholarship et de la bourse des arts visuels de la Fondation culturelle Luminarts. Ses œuvres ont été exposées à l'international (Aperture Foundation, NYC, ; Centre de photographie d'art, Fort Collins; New York Photo Festival, NYC...). Ses œuvres ont été notamment publiées dans Aint-Bad magazine, Museum Magazine, Der Greif et la Maison d'édition photographique chinoise.

Avec ces images, je rejette la vague de défaite qui est devenue si banale pour beaucoup d'entre nous aujourd'hui. Je refuse de m'aligner sur les pouvoirs en place ou de reconnaître leurs étiquettes ou limitations imposées à mon corps, à ma sexualité ou à mon comportement. Je souhaite me libérer des attentes. En créant ces impressions en noir et blanc dans la chambre noire, en utilisant des masques faits à la main et des expositions multiples, je célèbre des moments de jeu et de découverte. J'utilise les images de paysage comme une sorte d'ardoise vierge, une façon de rappeler ou de penser au passé que nous n'avons jamais eu, mais dont nous avons tous ce sentiment de nous en souvenir. J'explore la matérialité de l'image photographique et la déloge de sa relation avec la réalité. Je m'avance dans un espace différent où nous sommes tous égaux, curieux et libres. Avec les impressions qui en résultent, je souhaite prolonger les moments de temps statique que j'éprouve pendant le travail et j'espère que les spectateurs pourront y trouver leurs propres moments d'émerveillement, d'affirmation et de vitalité.

Je suis intéressé par la relation entre un individu et le paysage environnant, et par la façon dont ils s'articulent. Un des plus grands cadeaux de la photographie est la manière dont elle me permet d'observer un lieu ou une personne ou un moment dans le temps, avec clarté et attention. Tourner à chaque coin d'un chemin ou d'une route présente une nouvelle expérience, et la clé est d'accepter la générosité des moments qui se passent devant moi. Ces photographies ont toutes été prises dans le comté de Humboldt en Californie. Les qualités de ce paysage que je retiens le plus, sont celles liées à la force et à la longévité (l'océan et les séquoias).

Pour donner une idée de la taille et de la portée du paysage, je montre des individus immergés dans ces paysages, ce qui témoigne de l'éphémère de la rencontre et de nos propres vies.

Dans mon projet, One Land To Another, je présente mon parcours personnel aux Etat-Unis dans un récit midocumentaire, mi- fiction pour examiner le sintersections de race, de sexualité et de citoyenneté. J'entrelace des autoportraits de mise en scène de ma mort, des paysages américains, et des images dans lesquelles je réalise des actes d'intimités avec des homosexuels.

La présence de mon corps gay asiatique perturbe la prédominance de l'esthétique queer, qui privilégie une homonormativité étroite, blanche et "masculine". En fin de compte, le projet offre une représentation alternative des asiatiques qui est rarement trouvée dans la vie courante.

# binome

### Galerie Binome - biographie

Dédiée à la photographie contemporaine, la Galerie Binome a ouvert en 2010 dans le Marais à Paris. En parallèle d'une programmation annuelle d'expositions monographiques et collectives, elle participe au Mois de la Photo à Paris et expose régulièrement dans des foires internationales d'art contemporain et de photographie. Membre du Comité professionnel des galeries d'art, la Galerie Binome développe de nombreuses collaborations avec des personnalités du monde de l'art et de la photographie, commissaires d'exposition, institutions privées et publiques. Elle ouvre sa programmation aux artistes émergents de l'art contemporain. La sélection s'oriente plus spécifiquement vers les arts visuels en quête de nouvelles formes en photographie. Venus d'horizons divers, de la photographie conceptuelle ou plasticienne, de la sculpture, de la performance, du dessin ou de l'écriture, les artistes explorent les frontières du medium et les supports.

La définition du champ photographique, son étendue et ses limites, et la condition post-photographique sont au cœur des recherches menées par la galerie.

La Galerie Binome est dirigée par Valérie Cazin. Diplômée en droit privé, elle a exercé douze ans auprès d'Avocats à la Cour de cassation, se spécialisant en droit d'auteur. Après une formation en histoire visuelle et scénographie, elle fonde la Galerie Binome en 2010. Valérie Cazin participe régulièrement à des lectures de portfolios, workshops et jurys de concours en photographie.

Depuis 2015, elle collabore avec Émilie Traverse, diplômée de l'ENSP d'Arles, et spécialisée dans le commissariat et la production d'expositions.

# Artistes représenté.e.s

Mustapha Azeroual, Anaïs Boudot, Thibault Brunet, Laurent Cammal, Marie Clerel, Frédéric Delangle, Laurent Lafolie, Marc Lathuillière, Michel Le Belhomme, Jean-Louis Sarrans, Lisa Sartorio, Edouard Taufenbach, Jürgen Zwingel

### Artistes soutenu.e.s 2018

Corinne Vionnet, Baptiste Rabichon

### Collections - acquisitions 2015 - 2018

Musée Guimet, Frédéric Delangle / FRAC Auvergne, Marc Lathuillière / Fondation des Treilles, livres d'artiste, Anaïs Boudot / Coll. Neuflize OBC, Edouard Taufenbach, Laurent Lafolie, Marc Lathuillière / FRAC Occitanie Montpellier, Thibault Brunet / FMAC Ville de Paris, Thibault Brunet / Musée français de la photographie, Thibault Brunet, Marc Lathuillière / Bibliothèque nationale de France, Marc Lathuillière, Lisa Sartorio, Thomas Sauvin, Léa Habourdin / International center of photography New-York, Marc Garanger / Artothèque de Lyon, Thibault Brunet, Lisa Sartorio / MACAAL (Maroc), Mustapha Azeroual / Coll. Marcel Burg (Strasbourg), Lisa Sartorio / Coll. Evelyne & Jacques Deret (Paris), Thibault Brunet, Lisa Sartorio / Coll. Viviane Esders (Paris), Thibault Brunet / Coll. Henri Seydoux (Paris), Thibault Brunet

### Collaborations & partenariats 2015 - 2018

Festival Voies off 2018, Arles, membre du jury / Biennale de l'Image Tangible 2018, membre du jury / Rendez-vous à Saint-Briac, parcours d'art contemporain, Bretagne / EAC Paris, intervention expert / BnF, parcours associé à l'exposition Paysages français, une aventure photographique / Photo-Forum Metz, workshop / SPEOS, intervention module Photo Business / Fisheye hors-série, contributeur / Variation Paris media art fair 2016, 17 / Eyes in Progress 2016-18, mentorat / Rencontres d'Arles 2016 - 18, Photo Folio Review / Festival Circulations, lectures de portfolios 2015-17 / Voies Off, lectures de portfolios 2015-18 / Mois de la Photo du grand Paris 2017 / Fotofilmic 2017, membre du Jury / Une autre histoire de l'art, cycle de formation avec Bruno Dubreuil 2017-18 / Boutographies 2017, Président de jury / Collection Regard, Berlin et Goethe Institut, Paris / LeBoudoir 2.0, intervenant, Rencontres d'Arles 2016 / The Eyes Magazine, contributeur / Institut du monde arabe et Maison européenne de la photographie, exposition dans le parcours de la Biennale des photographes du monde arabe contemporain 2015, 17 / NEMO, Biennale internationale des arts numériques, exposition L'art et le numérique en résonance (3/3) : conséquences / Artothèque de Lyon, exposition Créer c'est résister, Résonance de la Biennale de Lyon 2015 / Maison de la photographie Robert Doisneau et Agence Révélateur, expositions Ex time & Out time de Frank Landron / La Maison Molière, exposition Light Engram de Mustapha Azeroual pendant les Rencontres d'Arles 2015 / CAC de Meymac, exposition L'arbre, le bois, la Forêt / Art[] collector, exposition Prix coup de cœur Jeune Création / CNAP, aide à la publication / Verlhac éditions, édition digitale du livre Le jardin sans maître de Jean-Louis Sarrans / Les Nuits Photographiques 2015, membre du Jury / Efet Paris, diplôme de 3ème année, membre du Jury / La beauté sauvera le monde, Art Club / Barter, Paris Art club / Association France Inde Karnataka (FIK), vente caritative d'art contemporain chez Piasa / Gens d'Images, Café Images / Sténoflex, initiation au Sténopé et au développement argentique 2015-18

#### Foires 2015-18

Polyptyque 2018 / Unseen 2017, 18 / Paris Photo 2016, 17, 18 / Approche 2017, 18 Art Paris 2015, 16, 17, 18 / Photo Basel 2016 / Slick art fair 2015

### Revue de presse - parutions récentes

Art Press, Fisheye, L'Express, Artension, Libération, The Steidz, SPBH, La Gazette Drouot, Le Journal des Arts, Unseen, France Culture-La Grande Table, Télérama Sortir, Fisheye, Le Monde, Diptyk, Le Quotiden de l'art, AMA, The Eyes, Gup, Télérama, Camera, Source, Mouvement, Polka, Grazia Maroc, Philosophie magazine, L'Express et L'Express Styles, La Croix, Lacritique.org, L'Œil de la photographie, parisArt, Christie's, Observatoire de l'art contemporain, Huffington Post, CNN ...

# <sub>r</sub>galerie

# binome

# Épreuves d'artiste à la vente\*

Tomer Kep

Guanyu Xu

Johan Husser

James Reeder

**Dave Woody** 

2.000€

1.600€

1.600€

1.150 €

1.150 €

950€

# **Actualités 2018**

### Fotofilmic17

du 6 au 23 septembre 2018, Galerie Binome vernissage jeudi 6 septembre, 18h-21h "Un Dimanche à la galerie" dimanche 23 septembre , 12h-18h exposition collective des lauréats du concours Fotofilmic 2017 www.galeriebinome.com/fotofilmic17

#### Unseen Amsterdam

du 21 au 23 septembre 2018, Westergasfabriek, Amsterdam Thibault Brunet, Marie Clerel, Baptiste Rabichon, Edouard Taufenbach

# Paris Photo

du 8 au 11 novembre - Grand Palais, Paris VIIIe Mustapha Azeroual, Anaïs Boudot, Lisa Sartorio, Edouard Taufenbach

#### A PPR OC HE

du 8 au 11 novembre - Le Molière, Paris Ie Marie Clerel

# **Contacts**

Directrice Valérie Cazin +33 6 16 41 45 10 valeriecazin@galeriebinome.com

Collaboratrice Émilie Traverse +33 6 83 54 79 27 emilietraverse@galeriebinome.com

# Galerie Binome - www.galeriebinome.com

19 rue Charlemagne 75 004 Paris mardi - samedi 13h-19h et sur rendez-vous +33 1 42 74 27 25



Partenaires média :





\* hormis Ole Brodersen et Diane Meyer

1st place

2nd place

3rd place

4th place

5th place

6th - 30th place

# GALERIE BINOME - PROGRAMMATION - CONTACT